

LA MALÉDICTION DES PLUMES  
récit d'un tournage  
par Marc THOMAS CHARLEY



En 1989 j'avais 23 ans. J'ai réalisé un film documentaire d'une trentaine de minutes, intitulé « La Malédiction des Plumes » qui traitait de la croyance en une certaine forme de sorcellerie dans le bassin houiller de Freyming-Merlebach, en Lorraine.

Lors de sa diffusion (sur Canal Plus et Arte) puis en festivals, ce film eut une carrière controversée même s'il marqua les esprits. La carrière de ce genre de films courts est généralement brève, pas plus d'une dizaine d'années.

Or, vingt-neuf ans plus tard, le temps ayant fait son œuvre, de nouvelles générations le découvrent grâce à internet. Ces nouveaux spectateurs n'ont pas forcément les "à priori" de ceux de 1989. De l'eau a coulé sous les ponts. Les censeurs d'autrefois se sont effacés ... Etonné par ce regain d'intérêt d'une génération nouvelle, j'ai ouvert de nouveau les dossiers de l'époque. J'ai relu mes notes et les documents de tournage, et j'ai eu envie de raconter, d'une façon relativement "brute", l'histoire de ce film.

(NB : la plupart des personnes avaient désiré garder l'anonymat lors du tournage du film. Ils sont désignés par des initiales qui ne correspondent pas – non plus – à celles de leurs vrais noms)

-1-

## LE THÈME DE L'ÉPIDÉMIE

Tout a commencé avec ce thème de l'épidémie ...

En 1985, je préparais l'entrée du concours d'entrée à l'Idhec (Institut des hautes études cinématographiques, devenue la Fémis en 1987).

En avril les sujets du concours tombèrent : « la chambre d'hôtel, l'épidémie, le jeu », les trois thèmes proposés à partir desquels il fallait produire une « enquête pour un projet de film ». La conclusion de ce dossier d'une trentaine de pages devait être un projet de film de long métrage (fiction ou documentaire). Comme

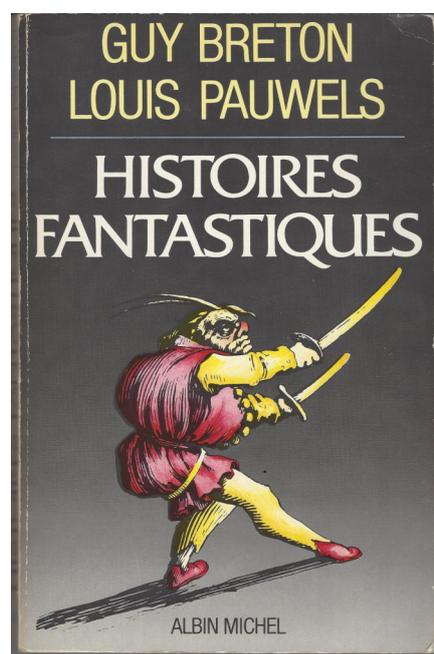
tous les sujets de concours ou d'examens, il fallait se les approprier.

J'avais intégré une école privée qui me préparait au concours et j'étais plutôt bien guidé par Jean François Tarnowski (fondateur de cette classe spéciale) et un étudiant de l'Idhec, Thomas Briat.

Les « histoires à faire peur », les films fantastiques et les faits inexplicables m'ont intéressé dès mon plus jeune âge. A 8, 9 ans j'écrivais déjà des histoires de sorcières ou de vampires. Comme amateur de fantastique, j'eus le déclic pour le thème de l'épidémie quand Jean-François Tarnowski évoqua « la malédiction des pharaons » déclenchée par l'ouverture du tombeau de Toutankhamon par Howard Carter dans les années 20. J'étais également, depuis l'âge de 16 ans, un grand lecteur de Lovecraft, le grand auteur américain de récits d'épouvante. L'épidémie, vue sous cet angle, prenait une autre dimension. La quatrième !

J'explorai la bibliothèque de mes parents à la recherche d'une épidémie étrange. Je trouvai-là mon bonheur dans l'une des anthologies de Louis Pauwels et André Breton (à qui l'on devait le très contesté « Matin des magiciens ») intitulée « histoires magiques de France ». Je tombai sur une affaire de sorcellerie à Merlebach qui s'était produite à la fin des années 40. Ce fait divers correspondait à peu près à mon sujet : dans la petite ville minière de Merlebach en Lorraine, peu après la seconde guerre mondiale, des hommes et des femmes tombaient malades,

dépérissaient, maigrissaient, ne dormaient plus et retrouvaient dans leurs oreillers des plumes nouées ou agglomérées entre elles formant des boules, des oiseaux, des cigares, des spirales. Les croyances dans la sorcellerie avaient cours dans la région et comme l'immigration des pays de l'est était forte à l'époque, une femme d'origine polonaise fut accusée d'être la responsable de ces sorts de plumes jetés aux habitants.



*le livre qui m'a permis de découvrir l'histoire*

Je tenais là une suite d'évènements étranges, dans un contexte inhabituel pour la sorcellerie, le monde minier avec ses cités ouvrières et sa mythologie. Dans le récit de Pauwels/Breton les évènements étaient relatés à l'aide d'extraits de journaux de l'époque de 1948. Toutes les références semblaient indiquées ce qui me mâchait considérablement le travail de recherche.

Mon choix suscita tout de suite une critique, comme tout au long de ma vie, on me déconseilla de « faire du fantastique ou de l'étrange ». En France notamment dans les milieux intellectuels ce n'était pas bien vu de s'intéresser à cela. Il fallait de bons sujets réalistes, sociaux ou politiques. J'ai donc toujours lutté avec une « force tranquille » laissant dire ce que les profs, les mentors, les critiques voulaient bien dire ... mais continuant malgré tout mon bonhomme de chemin.

Dans l'affaire Merlebach, le premier réflexe ce fut de vérifier l'histoire dans les journaux cités : l'Est Républicain, le Républicain Lorrain. La seule possibilité, avant l'ère d'internet, était de se rendre dans les bibliothèques et dans la plus grande d'entre elles, la Bibliothèque Nationale. Celle-ci était encore dans les bâtiments d'origine, rue de Richelieu, ceux du documentaire d'Alain Resnais « Toute la mémoire du monde ». Pour accéder aux documents, il fallait non seulement montrer patte blanche, mais surtout s'armer de patience surtout. Je fus dirigé dans la grande salle des imprimés. Malheureusement mes recherches concernaient une période qui m'obligeait à me rendre dans l'annexe des périodiques de la bibliothèque, c'est à dire à Versailles !

Je me souviens de cette très chaude journée de juin où j'arrivai dans cette annexe vieillote. Le personnel était particulièrement antipathique. Il y avait notamment une redoutable magasinière au physique ingrat. A cause d'elle principalement l'ambiance était très lourde. C'était la sorcière du lieu ! Je demandai tous les journaux de 1948 dont j'avais les références. Après un épluchage

de plusieurs heures j'eus une grande déception : aucun d'entre eux ne mentionnait l'affaire de Merlebach. Je ne retrouvai aucun des gros titres comme « Des phénomènes inexplicables sèment le trouble parmi la population », « accusée de sorcellerie une femme de la cité Cuvelette échappe au lynchage » etc. Je m'acharnais sur chaque quotidien, le lisait, le relisait. Rien de rien. Est-ce que toute cette histoire avait été « inventée » par le couple Pauwels/Breton ? Si oui, alors toute mon enquête s'effondrait. Je revins sur Paris complètement bredouille et démotivé.

Dans le même temps j'avais envoyé plusieurs courriers aux mairies de Merlebach, Forbach, aux centres culturels, à des historiens en Lorraine. Un certain Mr Perrin de Nancy me signalait que l'histoire devait être relatée dans un livre de Jean Vartier « Sabbats, Juges et Sorciers en Lorraine ». Par recoupements successifs d'informations j'appris que ce Jean Vartier était toujours de ce monde et qu'il était rédacteur en chef du journal à Paris. Après une brève correspondance j'obtins un rendez vous. Auparavant j'avais lu son livre ou du moins le chapitre consacré à l'affaire de Merlebach. Et là, surprise : les événements ne dataient pas de 1948 mais de 1949. Une erreur s'était glissée dans l'anthologie de Pauwels/Breton. Retour à Versailles. Rebelote ! Bulletins à remplir, magasinrière exécration ... et enfin les vraies « Une » du Républicain Lorrain et de l'Est Républicain sur l'affaire : « Folie collective à Merlebach », « Tout un quartier envoûté ».

# Folie collective à Merlebach

où les envoutés ne seront bientôt plus que des loques humaines

Après l'échec du Docteur des Chiffons, le commissaire de police déclare, à son tour, la guerre à l'esprit du mal

SARREGUEMINES (de notre correspondance). — Nos lecteurs ont vu la guerre de la sorcellerie à Merlebach, dans une édition de ce journal. Et ce fut pour nous une grande occasion de découvrir les secrets de ce monde occulte.

**La sorcière s'éclipse**  
Mais les événements allèrent encore plus loin. Une nuit, le propriétaire de la maison de la rue de la Sorcière, le docteur des Chiffons, le mauvais esprit de son métier, fut enlevé.

**La panique de l'affaire**  
L'affaire débute il y a une quinzaine de jours à la suite d'un évènement qui a provoqué une véritable panique dans le quartier de Merlebach.

**Le commissaire sur la brèche**  
Les envoutés ne donnent plus, ne mangent plus, et ne sont plus que des loques humaines.

**Le commissaire sur la brèche**  
Le commissaire de police de Merlebach, M. Picaud, a déclaré à son tour la guerre à l'esprit du mal.

**Le commissaire sur la brèche**  
Le commissaire de police de Merlebach, M. Picaud, a déclaré à son tour la guerre à l'esprit du mal.

**Le commissaire sur la brèche**  
Le commissaire de police de Merlebach, M. Picaud, a déclaré à son tour la guerre à l'esprit du mal.

**Le commissaire sur la brèche**  
Le commissaire de police de Merlebach, M. Picaud, a déclaré à son tour la guerre à l'esprit du mal.

**Le commissaire sur la brèche**  
Le commissaire de police de Merlebach, M. Picaud, a déclaré à son tour la guerre à l'esprit du mal.

**Le commissaire sur la brèche**  
Le commissaire de police de Merlebach, M. Picaud, a déclaré à son tour la guerre à l'esprit du mal.

**Le commissaire sur la brèche**  
Le commissaire de police de Merlebach, M. Picaud, a déclaré à son tour la guerre à l'esprit du mal.

**Le commissaire sur la brèche**  
Le commissaire de police de Merlebach, M. Picaud, a déclaré à son tour la guerre à l'esprit du mal.

**Le commissaire sur la brèche**  
Le commissaire de police de Merlebach, M. Picaud, a déclaré à son tour la guerre à l'esprit du mal.

**Le commissaire sur la brèche**  
Le commissaire de police de Merlebach, M. Picaud, a déclaré à son tour la guerre à l'esprit du mal.

# Tout un quartier de Merlebach envouté par le pouvoir maléfique d'une femme

## Flagellés par une force invisible les habitants crucifient chaque soir la sorcière en effigie

SARREGUEMINES (de notre correspondance). — Une affaire rappelant les plus obscures histoires de sorcellerie du moyen âge procure actuellement une vive émotion à Merlebach, et fait régner la terreur dans tout un quartier.

Les habitants de ce quartier, habités principalement par des familles polonaises, gens simples et modestes, qui accusent une femme, également Polonoise, âgée de 49 ans, de les envouter.

Hommes et femmes ressentent dans diverses parties du corps, des douleurs, des maux de tête, des maux de cœur, des maux de ventre, etc.

Le commissaire de police de Merlebach, M. Picaud, a déclaré à son tour la guerre à l'esprit du mal.

Le commissaire de police de Merlebach, M. Picaud, a déclaré à son tour la guerre à l'esprit du mal.

Le commissaire de police de Merlebach, M. Picaud, a déclaré à son tour la guerre à l'esprit du mal.

Le commissaire de police de Merlebach, M. Picaud, a déclaré à son tour la guerre à l'esprit du mal.

Le commissaire de police de Merlebach, M. Picaud, a déclaré à son tour la guerre à l'esprit du mal.

Le commissaire de police de Merlebach, M. Picaud, a déclaré à son tour la guerre à l'esprit du mal.

Le commissaire de police de Merlebach, M. Picaud, a déclaré à son tour la guerre à l'esprit du mal.

Le commissaire de police de Merlebach, M. Picaud, a déclaré à son tour la guerre à l'esprit du mal.

Le commissaire de police de Merlebach, M. Picaud, a déclaré à son tour la guerre à l'esprit du mal.

Le commissaire de police de Merlebach, M. Picaud, a déclaré à son tour la guerre à l'esprit du mal.

Jean Vartier me reçut dans son bureau rue du 4 septembre dans le 2<sup>ème</sup> arrondissement de Paris, par une belle après-midi de juin. C'était un bonhomme d'une soixantaine d'années très droit, très direct, très serviable. Il m'accorda un entretien d'à peu près 30 minutes, entretien que j'enregistrais sur un petit dictaphone. Il avait écrit un livre très intéressant sur les procès d'animaux au moyen âge que je lus par la suite. Pour lui l'affaire de Merlebach était anecdotique, elle ne constituait qu'un chapitre dans son livre sur la sorcellerie en Lorraine. Pour moi, à l'époque, c'était tout, c'était mon sujet ! Jean Vartier insistait sur l'aspect frustré de ces populations frontalières lesquelles sont entre deux cultures, allemandes et françaises, avec de surcroît les influences des immigrés de l'Est (Polonais, Tchèques, Hongrois ...). Il n'était pas

étonnant que la cohabitation de toutes ces communautés conduise à une hystérie collective dès lors que l'on laissait libre cours à la peur et à la superstition.

Jean Vartier me livra aussi l'anecdote du musée Basque. Il la tenait de Gaston Ferdière, le psychiatre qui eut parmi ses patients Antonin Artaud. Gaston Ferdière fut confronté aux « sorts de plumes » dans sa vieille maison du pays Basque : avant son arrivée des plumes avaient été brûlées dans les cheminées. Intrigué et menant une petite enquête on finit par lui dire que c'était des sorts de plumes qui avaient été détruits. L'on pouvait en voir, intacts, au musée Basque de Bayonne. Là, le directeur (de l'époque) le mit en garde contre ces tortillons de plumes qu'il ne montrait plus ... car un visiteur les avait vus et touchés puis était mort d'un infarctus la nuit suivante ...

Cette histoire était extrêmement savoureuse et je décidai bien sûr de l'inclure dans l'épilogue de mon dossier d'enquête.

J'étais bien imprégné de l'œuvre de l'écrivain Lovecraft comme je l'ai écrit plus haut. J'avais visité la ville natale de l'écrivain, Providence aux Etats Unis en 1985. J'étais pleinement dans l'ambiance de « la couleur tombée du ciel » ou du « cauchemar d'Innsmouth », ces histoires qui seront qualifiées plus tard de « régionalisme cosmique » par Michel Meurger. Dans ces nouvelles il y avait toujours l'arrivée d'un citadin dans une campagne désolée et frustrée où se déroulaient des phénomènes inexplicables.

L'histoire de Merlebach correspondait plutôt bien à ces ambiances. Je comparais Merlebach à Innsmouth, la ville des hommes-poissons de chez Lovecraft.

Merlebach est une ancienne ville minière avec ses chevalements, ses puits profonds, ses cités ouvrières, ses rues déformées à cause des affaissements de terrain. L'imaginaire du monde la mine était là, de Zola en passant par Hoffmann (« les mines de Falun ») à Jules Verne et ses « Indes noires ». C'était un sujet en or. Plus tard, une fois entré à l'Idhec, Christian de Chalonge, le cinéaste de « Malevil » et du « Docteur Petiot » me dira : « il faut en faire un film ». Mais quel genre de film ?

-2-

## SUR PLACE

Maintenant commençait la véritable enquête. Je devais me rendre sur place, ne serait-ce que pour prendre des photos et, éventuellement, rencontrer du monde. Après des échanges de courriers entre la Mairie et quelques érudits locaux, j'étais entré en contact avec un personnage qui travaillait au commissariat de police à l'époque des faits. Ce monsieur C. acceptait de me recevoir. Proche de la retraite il occupait un poste de surveillant au puits de mine Vouters N°5.

Merlebach est situé à 50 kilomètres de Metz et à quelques kilomètres de l'Allemagne. C'est encore la Lorraine, mais les

Lorrains de « souche » méprisent un peu cet endroit. C'est industriel, c'est traversé par l'autoroute de l'est, et c'est assez laid, il faut bien le dire.

J'étais sur le point de m'y rendre par le train quand ma mère proposa de m'y emmener en voiture (j'avais oublié de passer le permis de conduire ! ) Ce fut la solution la plus pratique compte tenu des déplacements que nous dûmes effectuer.

En juillet 1985, nous partîmes pour Merlebach.

Pour mon dossier de concours j'avais décidé de photographier en noir et blanc. Cela me semblait plus approprié au sujet. Nous étions encore au temps de l'argentique et photographier en noir et blanc était une réelle option sur laquelle on ne pouvait revenir par la suite.

Les baraquements rue d'Oradour où toute l'histoire avait débuté n'existaient plus. Ces baraques en bois avaient été construites en quatrième vitesse après 45 afin de loger les émigrés venus de l'Est. C'était une époque où l'industrie minière avait besoin de main d'œuvre. Ces habitations étaient assez sommaires, deux familles y logeaient et la cloison qui les séparait était très mince. Rue d'Oradour, en 1985, il n'y avait plus rien : un parking. Nous interrogeâmes deux femmes âgées qui passaient là : elles se souvenaient vaguement de l'affaire de 49. C'était pour elles des « racontars ». La femme Polonaise accusée de sorcellerie n'habitait plus là ou bien était morte, elles ne savaient pas.



*Les Baraques en bois dans les années 50*

La rencontre avec Mr C, le policier, fut en revanche plus intéressante. Il nous raconta l'histoire du point de vue de la police. Pour lui c'était un règlement de comptes entre voisins : les Yougoslaves contre les Polonais. Deux familles se partageaient un baraquement et ne se supportaient pas. Un nommé S.F. a lancé toute l'affaire en accusant la femme L.C. d'être une sorcière et d'envoûter le quartier avec les sorts de plumes. Ce témoignage fut très important pour ma première enquête.

Le même jour, alors que je photographiais les routes déformées de Merlebach, nous rencontrâmes Mr T. un ancien mineur. Il nous invita chez lui. Il connaissait bien sûr l'affaire de 49 et il n'en minimisait pas l'importance. Il se souvenait bien des baraques de la rue d'Oradour et un peu plus tard, à ma demande, il m'en fit un dessin.



De retour en Seine et Marne où nous habitons je continuai mon intense travail de correspondance : avec les Houillères du Bassin de Lorraine, avec l'Evêché de Metz où oeuvrait un curé exorciste, Jacques Müller. Ce brave homme répondit par trois fois positivement à mes demandes : lors de cette enquête

préliminaire, puis en 1987 et 1989 lors des tournages.

J'avais commencé la rédaction de mon texte en évitant toute allusion à la sorcellerie (puisque'il devait être question d'épidémie). Et voilà que je découvrirai un soir à la télévision une émission sur des phénomènes paranormaux évoquant les sorts de plumes. Mon sujet me semblait totalement éventé et je sombrai dans un profond pessimisme. L'expérience m'apprit par la suite que « tous les sujets ont déjà été traités » et que ce n'est pas là qu'il faut se montrer original mais plutôt dans la manière de les aborder.

En juillet 1985 je n'avais encore jamais vu ces fameux objets en plumes, ces spirales, ces torsades, ces rouleaux, ces « cigares ». Cela faisait penser à la terminologie employée par les traqueurs d'OVNI des années 70 que Steven Spielberg s'était amusé à parodier dans ses « Rencontres du 3ème type ».



expliquer la formation des plumes dans les oreillers. Pour les Académiciens de Nancy elles étaient faites de main d'homme – mais pourquoi, comment, quand ... ? – le mystère restait entier.

L'échéance pour rendre mon dossier approchait, je devais terminer. Comme j'avais passé beaucoup de temps sur l'enquête elle-même, il me restait assez peu d'énergie pour rédiger un scénario de fiction. Le professeur Tarnovski, à tort selon moi, recommandait l'écriture d'une fiction. J'y allais à reculons il faut bien le dire.

La suite fut assez simple : j'obtins la meilleure note avec mon dossier ce qui me permit d'être à l'aise dans les épreuves suivantes et de remporter le concours. En 1985, j'avais 19 ans et j'entrai à l'Idhec.

- 3 -

## JEAN DE LA PLUME

Devenu étudiant dans la prestigieuse école, bêtement exilée à Bry-sur-Marne dans les locaux de l'INA, je devais au cours de la seconde année d'étude, réaliser un documentaire. Après la recherche assez vaine de sujets j'optai finalement pour l'histoire de Merlebach. Deux années après ma première enquête je devais reprendre tous les contacts.

Monsieur Jean Vartier, toujours à l'Est Républicain, répondit présent pour une interview filmée. Nous nous rendîmes à Merlebach pour la 3ème fois : ma mère conduisait une fois encore (car je n'avais toujours pas le permis ni de voiture !) et j'emmenai avec moi un copain de la prépa au concours, Denis Chaloyard. Un ami très débrouillard et très énergique, promu assistant réalisateur sur le film.

En décembre 1986 nous étions en repérages pour tourner en février de l'année suivante. Sur place le but était de recueillir des témoignages récents sur la croyance dans les sorts de plumes.

Nous avons découvert avec étonnement qu'un grand nombre des personnes que nous interrogeons croyaient à l'envoûtement par les sorts de plumes.

Cela allait de 7 à 77 ans. Après une première matinée où nous étions partis chacun de notre côté, nous nous retrouvions à l'hôtel « le Caveau de la Bière » afin de faire état de nos recherches. Denis avait rencontré des jeunes femmes qui y croyaient dur comme fer, ma mère avait les coordonnées d'un ancien mineur, Mr P. lequel avait pas mal d'anecdotes sur le sujet. Nous nous rendîmes chez lui et il accepta d'être filmé plus tard. Sa sœur était morte toute petite et une voisine avait conseillé à sa mère de regarder dans l'oreiller de l'enfant. Elle avait alors trouvé un « oiseau en plumes à moitié formé ». Mais la découverte de l'objet arriva trop tard et la sœur mourut. Si l'on trouve l'objet à temps on peut en réchapper. Il suffit de le jeter dans le feu. Alors le sorcier ou la sorcière reçoit un « choc en retour », le mal lui

revient tel un boomerang. Tel est le principe.

Quant à moi, un couple, les S., m'invitèrent chez eux et me parlèrent des événements de 49 qu'ils avaient connus comme enfants à l'époque. Ils m'ont introduit auprès d'un beau frère et de sa femme qui habitaient une authentique maison de mineur car j'avais l'intention de filmer quelques scènes de reconstitution à l'intérieur.

Je pense que c'est à ce moment-là que l'on me donna le nom de l'un des désenvoûteurs locaux, Mr JM.R. Mais je ne le connaîtrai qu'au moment du tournage du film.

J'avais l'intention avec ce documentaire, de raconter à la fois l'histoire des événements de 49 et d'y ajouter des cas contemporains d'envoûtement. C'était nouveau.

A ce stade du repérage je pouvais compter sur deux témoignages au moins, les deux jeunes femmes et l'ancien mineur.

Le choix d'un tournage en film 16 mm noir et blanc s'était lui aussi imposé.

Aux « Houillères du Bassin de Lorraine » le service audiovisuel avait été très coopératif. Comme j'étais à la recherche d'images d'archives, on m'avait gracieusement prêté un film 16 mm des années 50 intitulé « mineurs de France » où il y avait pas mal d'images de galeries de mines, de salle des pendus etc. Un « contretypage » effectué plus tard en laboratoire me permit d'utiliser quelques unes de ces images d'époque.

Ainsi tout semblait aller pour le mieux.

L'Abbé Jacques Müller avec lequel j'avais correspondu en 1985 me reçut également à l'Evêché de Metz. Il était le curé exorciste du diocèse. C'était un bonhomme jovial et rassurant, tout à fait le physique de l'emploi. Il fut d'accord pour une interview sur ces phénomènes de plumes qu'il rencontrait fréquemment. Il devait d'ailleurs me fournir quelques spécimens de ces objets puisque des gens lui en apportaient souvent. Pour lui « les plumes » étaient des phénomènes naturels mais qu'il ne savait pas expliquer.

Au cours de l'enquête réalisée pour le concours j'avais été assez peu en contact direct avec la population et ses croyances. J'étais resté en retrait, à l'abri si je puis dire. Cette fois je rencontrai des gens qui se disaient envoûtés et d'autres qui se disaient désenvoûteurs. J'étais passé à un cran supérieur d'enquête. Je baignais dans un climat plus étrange, j'étais sur cette mince frontière entre le rationnel et l'irrationnel.

Le tournage eut lieu en février 1987. Non seulement cet hiver fut particulièrement froid, mais nous tombions en plein milieu d'une grève des transports et le départ pour Merlebach fut laborieux.

Nous sommes arrivés à Merlebach tardivement, c'était un lundi. Denis Chaloyard et Pierre Sullice étaient à bord de la camionnette de l'Idhec transportant le matériel. J'étais dans une petite Renault 5 en compagnie de Daniel Barrau le chef opérateur et Philippe Richard, l'ingénieur du son. Il faisait un froid de canard et cela empira les jours suivants avec des chutes à - 15. Le soir de notre

arrivée j'avais un premier rendez vous, une prise de contact, avec le parapsychologue désenvoûteur Mr JMR. C'était à Forbach. J'étais parti avec Philippe l'ingénieur du son. Nous étions logés au Cercle des Houillères, une sorte d'hôtel médiocre, à priori moins cher qu'un véritable hôtel, mais cela ne sera pas flagrant au moment de régler la note. Moi et Denis atterrîmes dans la chambre 13 ! Plaisanterie de l'hôtelier ou hasard, je ne saurai jamais.

Il faisait une nuit d'encre lorsque l'on arriva à Forbach, chez JMR. Le froid, la nuit, le voyage, la fatigue me rendaient nerveux. R. me fit la sensation d'un contact avec une limace. Il avait un physique de gargouille, un peu voûté, de grosses lunettes. Il parlait avec un fort accent frontalier. On sentait quelque chose de glauque, d'équivoque, de malsain ...

Le personnage avait quelque chose de vampiresque, très accaparant. Il aurait très bien pu être le sorcier que tout le monde cherchait. Mais son boulot c'était le désenvoûtement, donc il n'allait pas dire que l'affaire des plumes n'était rien. Je me rappelle que nous le trouvâmes, lui et sa femme, en plein dîner. Ils nous offrirent des crevettes ainsi que du Schnaps que je goûtais pour la première fois de ma vie. Un jour de tournage fut convenu avec le bonhomme.

Ma première nuit à Merlebach fut quasiment sans sommeil. Je me souviens d'ailleurs que j'eus une sorte de fièvre : des images entêtantes m'assaillaient : des tourbillons de plumes, une spirale envahissante.

Nous avons consacré notre première matinée à filmer les rues gondolées des cités minières. Il faisait vraiment un froid à pierre fendre. Je jouais dans le film, c'est à dire que pour raconter l'histoire j'endossais le costume d'un enquêteur type « film noir » qui venait sur place pour se rendre compte des phénomènes dont il avait entendu parler. Cet enquêteur était plus une silhouette qu'un personnage. J'appliquai le style d'un récit « à la Lovecraft ». J'étais revêtu d'un grand manteau noir et d'un chapeau. Nous avons tourné quelques plans de ce personnage qui arrive dans la ville avec sa mallette. Comme pour chaque film, j'étais assez tendu et très inquiet quant au résultat. Mais par la suite, au montage, ces plans s'avérèrent très précieux car ils permettaient de faire de bonnes transitions entre les interviews.

Une fine neige glacée commençait à tomber, j'étais vraiment frigorifié. A cause de la tension je n'avais pas faim et la nourriture du Cercle des Houillères ne me disait vraiment rien.

Le lendemain une grosse tuile nous tombait dessus : au moment d'interviewer Mr P. dans sa cahute (une sorte de baraque de tôles), nous trouvâmes porte close et maison vide. Mon unique témoignage se volatilisait. Car les deux jeunes femmes que Denis avait contactées pendant le repérage se dérobaient également. Je vécus cet interview manqué comme une sorte de malédiction. Le soir même ou le lendemain je réussis malgré tout à joindre Mr P. Il n'avait pas voulu échapper au tournage, au contraire, mais à cause du froid mordant il avait déménagé chez sa fille. On fixa un

nouveau rendez-vous dans notre hôtel du Cercle des Houillères.

Le tournage avec Mr JMR. eut lieu un soir chez lui. Nous nous installâmes dans son bureau. J'avais suggéré à mon équipe un éclairage « expressionniste ». Le moins que l'on puisse dire c'est que cela fut ... réussi. Le bonhomme avait la moitié de la figure dans l'ombre. Ajoutons à cela le discours du désenvoûteur lui-même qui était bien décousu et parfois incohérent. Mais au moins, il mettait l'ambiance avec son physique inquiétant. JMR. avait collecté beaucoup d'objets de plumes que je voyais pour la première fois : des « rosaces », des « cigares ». Il fit une démonstration en essayant de défaire l'un de ces objets : on pouvait se rendre compte de la solidité de l'imbrication des plumes.

A Merlebach où la neige s'était mise à tomber on continua le tournage en filmant une remontée de cages de mineurs, car les mines à cette époque-là étaient encore en activité.



La fin de la semaine approchait et le vendredi nous quittâmes Merlebach pour revenir sur Paris. Sur le trajet nous nous sommes arrêtés à Metz pour interviewer le prêtre exorciste. Très courtois, très clair, très à l'aise avec la caméra, l'Abbé Müller exprima le point de vue rationnel de l'Eglise sur le sujet. Il m'avait lui aussi rapporté un certain nombre d'objets de plumes et il les commenta devant nous.

Le retour sur Paris s'effectua sans problèmes particuliers à bord de la renault 5. En revanche Pierre et Denis qui étaient dans le camion de l'Idhec tombèrent en panne à deux reprises sur l'autoroute. Ils arrivèrent à minuit passé, crevés et affamés.

Le lundi suivant notre tournage continuait avec l'interview de Jean Vartier, le rédacteur en chef parisien de l'Est Républicain. Il se plia très consciencieusement à l'exercice. Il nous raconta de manière très précise et synthétique les événements de Merlebach.

Ce tournage d'une semaine m'avait épuisé. En si peu de temps j'avais maigri et lorsque j'allai au festival du film fantastique d'Avoriaz en 1987 je me reconnus à peine sur la photo d'identité collée à mon badge. J'étais avec Denis Chaloyard qui nous avait accrédités pour le festival (il était savoyard et travaillait aussi pour une radio locale). Pendant quelques jours nous fîmes à heure régulière un compte rendu audio des films que nous avons vus. Je téléphonais à Pierre qui avait vu nos rushes de Merlebach : ils étaient bons et tout à fait exploitables. C'était une bonne nouvelle

car l'expérience m'avait un peu vidé.

De retour à l'Idhec le montage se fit non sans quelques grincements de dents. Mais ce fut la leçon de montage la plus importante que j'eus dans ma vie grâce aux conseils incisifs d'Albert Jurgenson, professionnel du montage qui avait été désigné pour superviser mon travail. Albert Jurgenson était un grand monteur, il alternait les films de Resnais et ceux de Oury ... en passant par Claude Miller. Autant dire que sa palette était large et à priori, il n'avait aucun à priori. Le personnage était nerveux et colérique mais très fin dans son approche cinématographique. C'était un De Funès du montage. Il était facile de le caricaturer. Les autres étudiants ne pouvaient pas le voir. Moi, je l'aimais bien, il était atypique. Je le « repris » d'ailleurs comme conseiller au montage pour mon film de fin d'études. Même si nous nous sommes peu vus, j'appris beaucoup avec lui, en peu de temps.

Jeanne Gottesdiener était l'étudiante monteuse de mon film. J'intitulai celui-ci « Jean de la Plume ». J'avais trouvé ce titre en lisant un conte du folklore Lorrain où le diable se faisait appeler « Jean de la Plume » probablement à cause du grand chapeau surmonté d'une plume dont il était habituellement coiffé. Le film d'Alan Parker « Angel Heart » qui venait de sortir m'influença également. Il était aussi question de sorcellerie, mais dans les bayous de Louisiane.

Ce petit documentaire de 10 minutes remporta un joli succès. La Fémis qui avait alors remplacé l'Idhec m'envoya à Munich

représenter l'école au festival des écoles de cinéma. François Barat qui était directeur pédagogique à l'Idhec m'enjoignit à rencontrer un producteur de l'INA, Jérôme Prieur, pour lui montrer le film. Je lui projetai avant la fin de l'année. Il fut enthousiaste et me demanda si j'étais prêt à le refaire ... en plus long. Evidemment je l'étais. Je m'attelais alors à la rédaction d'un dossier, en même temps que je me remuai les méninges pour trouver un sujet pour mon film de fin d'études.

-4-

## LA MALÉDICTION DES PLUMES

Mon dossier pour la version longue fin prêt, je le présentai à Jérôme Prieur. Il en était content et il était prêt à commencer certaines démarches en me disant que pour un tel sujet, cela pourrait prendre beaucoup de temps. Mais peu après il eut connaissance d'un concours de scénario documentaire organisé par Canal Plus et la Scam, la société d'auteurs. Il me conseilla d'envoyer le dossier. Le 1<sup>er</sup> prix était la réalisation d'un film de 26 mn avec un budget important et une diffusion sur la chaîne de TV.

Pendant l'hiver je tournai mon film de fin d'études inspiré par une nouvelle de Lovecraft, « la Musique d'Ulrich Zann ». Au début de l'année suivante, en 1988, tandis que je montai mon film et que l'on m'avait proposé en même temps un travail de cameraman au

théâtre de la ville, je reçus une très bonne nouvelle, celle d'avoir remporté le concours de Canal Plus. Une brève cérémonie eut lieu dans une salle de projection du centre Beaubourg pendant le festival du réel. Le prix m'était remis par le président du jury, Frédéric Pottecher le chroniqueur judiciaire. Ce qui était sûr, c'est que le film allait se faire. Je fus bientôt sollicité par quelques maisons de production, mais c'est Jérôme Prieur à l'INA qui m'avait aiguillé vers ce concours, je ne pouvais que le choisir comme producteur. Rien, en effet, ne me liait à l'INA, mais tout avait démarré là cependant. La médaille avait deux faces : d'un côté l'INA facturait tout plus cher que les autres, de l'autre côté je pouvais bénéficier de leur apport en matériel et archives. Mon avenir proche était donc bien tracé. La Sept/Arte fut également coproducteur du film, mais Canal Plus restait majoritaire. Tout allait pour le mieux et je commençai de nouveaux repérages dès l'été 1988. Nous avons décidé de tourner en janvier/février de l'année suivante, en espérant la neige.

Cette fois je faisais les repérages tout seul, j'avais maintenant mon permis de conduire ! J'avais repris tous les anciens contacts de 1985 et de 1987. Ce qui me fallait, surtout, c'était des vrais témoignages d'envoûtés. J'avais décidé de faire le tour complet du sujet, en mêlant le passé au présent. Le tournage se ferait en pellicule 16 mm noir et blanc. Ce dernier aspect me posa quelques problèmes de production : Canal Plus ne voulait pas entendre parler de noir et blanc, l'INA avait tendance à me défendre sur ce point... On trancha provisoirement en décidant de tourner quelques plans en couleurs ...

Refaire un film réussi, même en plus long, me posait malgré tout quelques problèmes. Un réalisateur alors intervenant à l'Idhec me conseillait d'aller franchement vers la fiction, de tourner en super 16 avec une image de rapport 1,66 (presque le 16/9<sup>ème</sup> d'aujourd'hui). Ce n'était pas franchement mon angle d'attaque, surtout que j'avais toujours pensé que faire une fiction c'était affaiblir le sujet. Ce qu'il y avait de fort c'est que l'on était au bord de la fiction. J'avais l'ambition de réussir ce que tout auteur fantastique cherche, c'est à dire susciter le doute en étant confronté à des événements étranges. Est-ce vrai, est-ce faux, et si c'était vrai ?

L'INA voulait me pousser à faire un film plus long, approchant les 52 minutes. Je pensai à juste titre que ce sujet ne pouvait pas s'étirer, car sa force était dans son étrangeté, et je ne pouvais faire durer l'étrangeté sans l'affadir. Il fallait que ce soit un choc, comme une conte fantastique d'Edgar Poe ou de HP Lovecraft.

J'avais contacté l'Institut Métapsychique International à Paris qui avait émis un avis sur la problématique des boules de plumes. Cet Institut dont l'ambition était d'étudier de manière scientifique les phénomènes inexplicables, s'était fait remarquer dans les années 20 grâce à des séances de spiritisme au cours desquelles elle était parvenu à des moulages en plâtre d'ectoplasmes ... Le docteur Larcher me répondit et me mit directement en contact avec le bibliothécaire actuel, le folkloriste Michel Meurger.

Lorsque je contactai cette personne j'eus l'heureuse surprise de rencontrer un passionné et un spécialiste de Lovecraft. Il avait

plusieurs ouvrages en préparation et collaborait à la petite revue semi-professionnelle « Etudes Lovecraftiennes » à laquelle j'étais abonné. Je l'ai rencontré un peu plus tard dans un café près de la place Wagram. Il me donna quelques bonnes pistes dont notamment celle de compte rendus anciens datant du XVIème siècle : Jean Bodin racontait le phénomène dans sa « Démonomanie des sorciers ». Je pus consulter l'ouvrage en salle de réserve à la Bibliothèque Nationale rue de Richelieu. Il était question de « tapons de plumes » au XVIème siècle.

En même temps j'obtins la confirmation du musée Basque de Bayonne où un fameux « coussinet maléfique de plumes » était conservé. C'était celui qu'évoquait le docteur Ferdière. Le docteur Ferdière était un psychiatre célèbre qui avait notamment « soigné » Antonin Artaud par électrochocs ... Lorsqu'il habitait le pays Basque il eut vent de la croyance dans les sorts de plumes. Au musée Basque était conservé un de ces objets maléfiques, un visiteur curieux l'avait touché et puis était mort la nuit suivante. En 1988, le nouveau directeur du musée m'envoyait d'ailleurs un courrier amusant. Il spécifiait que l'objet était bien salle de réserve non pas parce qu'il faisait peur mais parce qu'il ne présentait pas d'intérêt. Lui-même l'avait touché plusieurs fois et n'était pas mort sur le coup !



*Le « Tapon de plumes » du musée Basque*

Je partis pour la Lorraine en juillet 1988. Je logeais à l'hôtel Ibis de Metz.

Je retrouvai pour la seconde fois l'Abbé exorciste Jacques Müller. Il venait de vivre une drôle d'histoire, alors qu'il priait avec une « possédée » dans la cathédrale, tout à coup celle-ci se mit à hurler d'une voix étrange : « tais-toi ! ». L'Abbé Müller, pourtant peu impressionnable d'habitude, dû prendre des somnifères pendant trois nuits consécutives. Une scène digne de « l'Exorciste ».

Le lendemain je me suis rendu à Merlebach. A la cité Hochwald je trouvai de beaux points de vue pour le film. Au siège des Houillères Francis Schaeffer du centre de documentation qui m'avait déjà bien aidé pour le premier film, m'indiqua plusieurs sites intéressants à filmer. Je me souviens qu'il me parla aussi de la transformation d'une sorcière en chat ... Il me confessa qu'il surveillait périodiquement son oreiller.

J'avais trouvé une semblable « épidémie de sorts de plumes » dans un village voisin, Francaltroff. C'était aussi dans les années 50. Le village se révéla très moyen visuellement, il ne présentait pas un grand intérêt. Quelques personnes croisées dans la rue principale m'avaient donné leurs impressions sur ce fait divers ancien : une jeune fille malade, des fleurs de plumes retrouvées dans son oreiller et des « cons » (je cite) qui se sont mis à brûler leurs literies. Le secrétaire de mairie que j'ai rencontré a commenté l'affaire : « dès que la fille s'est mariée, les phénomènes ont cessé ».

Je fis une nouvelle visite à l'inénarrable Mr JMR., toujours prêt à collaborer. Il me récupérera des formes de plumes en temps voulu. C'est au cours de cette visite qu'il évoqua le 7<sup>ème</sup> livre de Moïse dont l'Abbé Müller, pourtant bien placé, n'avait jamais entendu parler. Selon JMR, il existait un bon et un mauvais 7<sup>ème</sup> livre de Moïse. Le mauvais était un véritable grimoire (comme le Grand et le Petit Albert) disponible seulement de l'autre côté de la frontière et en langue Allemande. Le bon, à l'inverse, traduit en français, permettait de se libérer des sortilèges ...

Une tante d'origine Allemande m'avait mis en relation avec une de ses amies, Mme H. qui habitait près de Forbach. Elle avait connu ces histoires de plumes lorsqu'elle était une petite fille. A six ans elle pleurait à heures fixes. Sa mère l'avait emmenée chez une guérisseuse. Celle-ci avait recommandé de chercher dans les oreillers. Dans l'oreiller de la petite des rosaces avaient été

trouvées puis immédiatement brûlées. Dès lors le « mal » cessa. La mère de Mme H. soupçonnait des membres de sa famille.

Le rendez vous avec cette Mme H. ne fut pas facile à obtenir. Il y eut un bon filtrage téléphonique via son fils ou son mari. Au cours de l'entretien elle affirma ne pas croire aux phénomènes. En revanche elle avait fait bénir sa maison par un prêtre. Son fils, d'une vingtaine d'années, ne voulait plus dormir dans des oreillers de plumes. Sa grand mère le terrorisait avec des histoires du « Nachtman » (l'homme de la nuit) qui vivait dans la cave ...

Mme H. s'était proposé de me trouver d'autres personnes pour témoigner. Mais compte tenu des difficultés que j'avais rencontré pour entrer en contact avec elle, je n'y croyais pas trop.

Je terminai mon voyage en descendant dans le « pays de Bitche », cette partie très boisée des Vosges du Nord. Je suis allé jusqu'au château de Falkenstein, cette ruine du 13<sup>ème</sup> siècle perdue dans la forêt. A Saint Jean de Saverne je suis monté jusqu'au « trou aux sorcières » une caverne où les sorcières étaient censés se réunir pour le sabbat ... Je me souviens d'avoir photographié une sorte de trou en forme de cercueil creusé dans le rocher. Quelque chose de très curieux.

Je suis allé visiter un petit musée sur la sorcellerie, au demeurant assez médiocre, plutôt une attraction pour les enfants amateurs d'Halloween.

A l'issue de ce premier repérage je devais remettre à l'INA un

premier texte précisant l'orientation du film, ainsi qu'un premier commentaire. Je m'attelai à l'écriture de ce document, non sans mal, avant quelques jours de vacances au mois d'août. Ces vacances consistèrent en un aller-retour Paris-Istanbul en voiture avec mon père. Un itinéraire dont je me rappelle encore la richesse, quoiqu'un peu éprouvant à cause de l'état déplorable de certaines routes en ex-Yougoslavie.

J'avais sciemment évité de m'attaquer frontalement au problème du narrateur dans mon « scénario ». J'avais envie de mettre de nouveau en scène mon « enquêteur ». je l'avais mollement défendu lors du premier film. Je voulais le présenter davantage, cette fois. Un Humphrey Bogart en silhouette, de dos. L'INA n'était pas d'accord. Il s'en suivait des discussions sans fin dans le bureau de Jérôme Prieur. Fallait-il voir cet enquêteur ou non ? Qui raconterait l'histoire ? « Il » ? « Je » ? Avec le recul ce débat est amusant, à l'heure où j'écris, en 2017, la mode est aux « docu-fictions » où l'on reconstitue de façon granguignolesque le moindre événement historique !

Au fond, mon grand projet, c'était de faire une fiction « à la Lovecraft ». J'étais très ambitieux : je voulais en faire le « Citizen Kane » sur la sorcellerie, c'est à dire le film qui marquerait les esprits. Je n'hésitais pas à écrire sur en introduction au «scénario » que j'écrivais : « un documentaire fantastique situé aux limites de la raison et de la logique ... »

Le second point d'achoppement était celui du tournage en couleurs ou du noir et blanc. A l'époque ce choix était irréversible

puisque l'on utilisait la pellicule. Une sorte de compromis bizarre fut trouvé : certaines images seraient en couleur ... (lesquelles ?) et d'autres en noir et blanc ... En fait nous avons principalement tourné en noir et blanc.

La couleur devait être réservé au « narrateur » du film. Qui n'apparaîtrait pas en silhouette ou en amorce ... mais face caméra, racontant l'histoire comme dans l'émission de télévision « Alain Decaux raconte ». Je ne sais plus aujourd'hui qui a eu cette idée totalement saugrenue ... En tout cas nous avons bien tourné en couleurs certains passages du narrateur (Marc Henry) où celui-ci déambule dans la bibliothèque du musée Guimet à Paris. Mais tout cela « sautera au montage », cela n'avait aucun sens ...

En octobre je rencontrai Mme Q. du CNRS. Elle donnait une conférence sur la sorcellerie pour un public d'infirmières du Havre au musée des arts et traditions populaires de Neuilly sur Seine. Je ne sais plus par quels chemins j'étais arrivé à contacter cette chercheuse. Peut être en écrivant au musée de l'homme ... Au téléphone Mme Q. fut très critique vis à vis de mon projet de film, soulignant ses approximations et son amateurisme. Dès que je lui dis mon âge je fus partiellement excusé ... Elle m'indiqua que des « boules de plumes » étaient conservées au musée des ATP dans une salle en sous-sol dite de « quarantaine ».

Si son discours au téléphone était très « scientifique et rationnel », quand je la rencontrai au musée, je fus surpris par son comportement assez ambigu. Elle me raconta avoir eu un

accident de voiture juste après avoir manipulé un objet en plumes, et on sentait bien qu'elle faisait un lien entre les deux évènements. Par ailleurs elle ne voulait absolument pas figurer ou être citée dans mon film. Lors de la conférence elle se dirigea dans les salles de réserve du musée afin d'aller y chercher les fameux « objets de plumes ». Je l'accompagnai. Ces salles de réserve étaient en sous-sol. Après une descente en ascenseur puis un parcours un peu sinueux dans des couloirs nous nous trouvâmes dans une salle garnies d'étagères sur lesquelles étaient rangés et étiquetés oiseaux empaillés, assiettes, objets de toutes sortes ... Dans la salle dite de « quarantaine » (je n'invente rien !), Mme Q. s'est arrêtée devant un placard et l'ouvrant avec une clé elle a sorti un carton aux couleurs de la Poste. C'était la boîte d'origine que le pourvoyeur en « objets de plumes » avait envoyé au musée. D'après Mme Q. C'était un libraire de Bordeaux qui collectionnait ces boules de plumes par curiosité. Mais après une série d'ennuis, il envoya toute sa collection au musée.

Parmi ces objets de plumes qui étaient maintenant étalés devant le parterre d'infirmières, certains étaient étonnants, comme ce « coeur en plumes » qui s'ouvrait comme un coquillage avec ses deux ventricules, trouvé dans l'oreiller d'un homme cardiaque.

Mme Q. nous faisait remarquer que le problème des objets de sorcellerie c'était de savoir comment s'en débarrasser ... Les donner, les garder, les détruire (mais alors, quelles conséquences ?) C'est comme la mauvaise carte, le valet de pique qu'il faut refiler à son voisin.

En septembre j'étais retourné en Lorraine pour une seule journée. J'avais rendez vous avec Gaston Schwin du Républicain Lorrain. Il s'occupait des articles traitant de l'ésotérisme dans le journal. Pour lui le mystère des formes de plumes n'en était pas un : au bout de chaque tuyau de plume il y a une substance collante qui les fait s'agglutiner entre elles. Il me proposait de passer une annonce sur le projet du film dans le journal afin de trouver des témoignages. J'étais assez dubitatif, cette méthode ne plaisait pas de prime abord.

Et puis je devais voir Mme H. de Forbach, laquelle m'avait promis de me mettre en contact avec des personnes « victimes de l'oreiller ». Je comptais plutôt sur cette personne.

A 14H00 j'étais bien devant la maison et j'attendais. Personne. Une camionnette a déboulé. C'était le fils de Mme H. Il rentrait chez lui tout en me laissant dehors : « personne ne viendra parler, les gens ont peur ».

Ce fut donc le premier « lapin » qui me fut posé au cours de ce 2ème film. Je retournai penaud à Paris ayant fait beaucoup de chemin pour rien. Aujourd'hui cela se passerait peut être différemment : les téléphones portables, les sms permettraient de se faire excuser, de se cacher davantage peut être. Le genre de témoignage que je recherchais n'était pas simple à obtenir de toute façon et plus je « touchais » au vrai sujet (et non à sa périphérie) plus les portes se fermaient. Je me demandai vraiment avec quoi j'allais nourrir le film, de quelles paroles.

La réponse vint par le moyen qui m'était apparu grossier, celui de

l'annonce dans le Républicain Lorrain. J'avais repris contact avec le journaliste Gaston Schwin et nous avons convenu de passer un « appel à témoignages » pour un film sur la sorcellerie.

Quelques jours après sa parution je reçus quelques appels téléphoniques et des lettres de « victimes ».

J'ai d'abord reçu une lettre de Mme V. C'était une fermière qui écrivait à propos de son fils. Celui-ci avait mis le feu à un hangar « poussé par une force » et 76 boules de plumes avaient été trouvées dans son oreiller.

Sur mon répondeur téléphonique, un message de Mr L. Il était victime des sorts de plumes et me demandait ce que je pouvais faire « contre cela ». Il y avait encore Mme T. qui « avait beaucoup de choses à raconter ». Une quatrième personne voulait me mettre en relation avec une désenvoûteuse vedette Mme B.

Je prenais contact avec toutes ces personnes et notais des rendez-vous. Je précisais ma démarche : je cherchais seulement des témoignages, je n'étais pas un « désenvoûteur ».

Ce fut donc du 23 au 26 novembre 1988 que je me rendis à nouveau en Lorraine.

Je ne sais plus où j'ai logé cette fois-ci. A Merlebach ? A Metz ? A l'Ibis de Creutzwald ?

Je me suis rendu tout d'abord au siège des Houillères pour y déposer mes demandes d'autorisation de tournage. Ensuite j'ai cherché à contacter Mr C. l'adjoint du commissaire de police de 1949. Malheureusement je ne suis pas parvenu à le joindre. Soit ça ne répondait pas, soit sa femme me disait qu'il était absent ...

J'ai retrouvé le parapsy Mr JMR. qui me fournit abondamment en « boules de plumes » que ses patients lui avaient données. Il

m'assurait qu'elles étaient toutes « neutralisées ».

Le lendemain du premier jour de ce repérage il a neigé. Je me suis rendu à la ferme de Mme V à Grening. C'était un petit village dont la rue principale était boueuse. Je pénétrai dans une cour de ferme qui sentait la vache. Mme B et son fils m'ont reçu comme un « sauveur » ce qui était un peu gênant. J'ai insisté pour dire encore que je n'étais qu'un cinéaste, en vain.

A l'époque je n'avais pas lu le livre de l'anthropologue Jeanne Favret-Saada « Les mots, la mort des sorts » (et je ne le lirai qu'en 2003 !), son enquête sur la sorcellerie dans le Bocage de l'Ouest. Je n'avais pas compris que dès lors que l'on s'intéresse à des phénomènes de sorcellerie l'enquêteur ne reste pas « neutre ». Soit il est un futur possédé, soit il a le statut guérisseur, soit de sorcier. Ce dernier – comme par hasard – on ne le rencontre jamais ! En fait on ne peut être un « simple cinéaste objectif ». Cette position n'existe pas.

Dans cette ferme boueuse Mme V me racontait alors tous les malheurs qui leur étaient tombés dessus. le fils avait mis le feu à un hangar « poussé par une force ». Le père, décédé, courait la gueuse, lui aussi « poussé par une force ». La mère avait regardé dans les oreillers. C'était comme si « elle avait entendu des bêtes à l'intérieur ». Pendant deux ans elle a brûlé les boules de plumes (76 rosaces de plumes au total), mais rien n'y faisait, elles ne brûlaient même pas ! Même avec de l'essence précisait le fils. Seule l'eau bénite les avait neutralisées semble t-il ...

A l'issue de cet entretien – comme pour tous les autres par la suite – après beaucoup d'écoute en d'empathie envers ces personnes souvent peu instruites et psychologiquement éprouvées, je leur demandais si elles voulaient bien témoigner devant la caméra. Mme V était d'accord, mais en contre jour comme cela se faisait à l'époque (aujourd'hui on « flouterait » l'image pour rendre la personne méconnaissable).

Le lendemain je me rendais à Sarreguemines pour rencontrer un 2ème « contact », Mme T. Cette femme extrêmement étrange avait effectivement beaucoup de choses à raconter et prenait plaisir à le faire. Il y avait son histoire personnelle où jeune femme elle avait été envoûtée par une voisine. Lorsqu'elle dénicha le sort de plumes et le détruisit en frappant dessus avec ses chaussures, la voisine se retrouva défigurée ... Il y avait aussi son récit – très prenant – de l'apparition d'une sorte de fantôme, un « Jean de la plume » (le diable des plumes ...) se penchant sur elle et sa soeur dans leur chambre d'enfants. C'était une « bonne cliente » comme l'on dit dans le milieu de l'audiovisuel. Elle était d'accord pour être filmée sans restrictions. Cela aurait pu paraître suspect mais à vrai dire tout l'était dans le domaine que j'explorai et ce témoignage pas plus qu'un autre. La seule différence avec les autres témoins c'est que Mme T. ne semblait pas souffrir autant que les autres.

Tout le contraire de Mr L. que je rencontrai peu après du côté de Dieuze. Cet homme était très meurtri, en grande faiblesse psychologique et il me demandait « si je pouvais quelque chose

contre cela ». Encore une fois je lui affirmai que je n'étais pas là en tant que « désenvoûteur » ou spécialiste de la chose ou parapsy ... Je n'étais là que pour recueillir son témoignage. En y réfléchissant aujourd'hui je me dis que mon écoute, ma simple écoute était déjà quelque chose pour lui. C'était la seule chose que je pouvais lui offrir, tout en me préservant de son histoire comme doit le faire un psy professionnel. Chez lui il y avait une situation familiale tendue, un désaccord avec sa fille aînée qui était partie se marier et qu'il ne revoyait plus. Il y avait des pas dans le grenier et des « coups de canne ». Il ne dormait plus de la nuit et s'étonnait d'être en forme le lendemain matin ... Il me montrait des photos de sa cave où se montraient des « entités ». En examinant les photos je ne voyais absolument rien, rien que le mur de pierres ... Il était allé voir la désenvoûteuse vedette de Sarreguemines. Celle-ci lui avait conseillé d'ouvrir ses oreillers. A l'intérieur bien sûr, rosaces de plumes (qui étaient signe de maladie) et des plumes agglomérées en forme d'oiseaux dont la présence attestaient de déchirements dans la famille.

Mr L m'a fait visiter son grenier où chaque nuit s'agitait le fantôme (d'un aieul ?). Là encore c'était un grenier ordinaire.

Je me souviens que la nuit tombait très vite. Nous étions en novembre et le brouillard n'était pas rare. Lorsque je quittai Mr L. vers 18H00 il faisait bien noir et la visibilité était réduite. Au volant de ma voiture je repensai à ce que ce Mr L. m'avait dit en guise d'avertissement : « vous verrez, ils pourraient vous faire danser à Paris ... ». « Ils » c'était bien sûr les sorciers, ceux que l'on ne voit jamais. A un moment j'ai dû me perdre dans le brouillard et dans un village croyant être sur la route j'étais sur

un trottoir. Heureusement je conduisais très prudemment ...

Mon dernier rendez vous fut avec la désenvoûteuse vedette Mme B. La salle d'attente de la guérisseuse était déjà occupée par de nombreuses personnes. J'étais introduit par une femme - une patiente guérie - qui avait répondu à l'annonce du journal. Nous fûmes reçus après une longue attente. Cette Mme B. était une femme d'environ 60 ans, pas très grande, d'allure sympathique mais très méfiante. Elle s'est présentée comme « médium de naissance ». Pour elle certaines boules de plumes prennent la forme des parties malades de l'organisme humain, comme les « longs serpents de plumes » pour les intestins. Moins étrange que JM R. elle me met en garde contre « certaines personnes de Forbach » et ce qu'ils pourraient raconter ... (R. vit à Forbach justement !) Un sérieux concurrent. Elle a accepté sur le moment l'interview filmé.

J'étais plutôt content de ce dernier repérage. Je rentrais de plus en plus dans le coeur du sujet en rencontrant des « victimes de l'oreiller » avec leurs récits - presque toujours sur le même modèle cela dit. Et en même temps, je ressentais une certaine forme d'anxiété.

De retour en région parisienne une tante habitant à Héricy en Seine et Marne m'avait informé que le Dr Ferdière habitait cette ville. Ce docteur Ferdière alors âgé de presque 80 ans était celui de l'anecdote du musée Basque que le rédacteur de l'Est républicain, Jean Vartier m'avait racontée (voir plus haut). Ce

vieux professeur me reçut un soir chez lui dans sa grande villa d'Hericy. Il habitait seul, exerçait encore son métier de psychiatre en clinique plusieurs fois par semaine. Il s'intéressait toujours au surréalisme et sa passion du moment était « les bois flottés » qui donnaient des formes bizarres. Gaston Ferdière était truculent et extrêmement bavard. Il se souvenait bien des histoires de plumes au pays Basque et notamment l'anecdote du musée. Il était bien sûr tout à fait prêt à les raconter devant la caméra. Pour lui les sorts de plumes était une « mancie », une divination au moyen d'un support, comme la chiromancie, la cartomancie etc. Nous cherchâmes ensemble le mot grec pour « plume ». C'était « ptilon » Cela donnait « ptilomancie » et ce n'était pas très satisfaisant.

Pour le film j'imaginai quelques passages en « animation ». Une manière de montrer ce que l'on ne voit jamais, c'est à dire la formation des plumes dans l'oreiller. Mon ami et directeur de la photo Alain Monclin (qui avait signé l'image de mon film de fin d'études « La Transition d'Ulrich Zann ») s'était un peu spécialisé dans « l'image par image ». Il avait d'ailleurs un court métrage « La Visite » sélectionné pour le festival de Cannes. L'INA me permit d'inclure dans le budget du film un tournage « image par image ». La séquence la plus spectaculaire (et réussie) du film fut celle où la caméra pénètre dans un oreiller à l'intérieur duquel les plumes se rassemblent frénétiquement et finissent par créer un objet. Il y eut également plusieurs autres scènes tournées de la même manière, des sortes de virgules visuelles où l'on voyait des plumes seules ou ensemble tournoyer ... Ces passages ne seront

pas inclus dans le montage final et à l'heure où j'écris ces lignes ces images ont probablement été perdues.

Alain tourna ces images dans une salle que l'INA avait mis à sa disposition. C'était assez surréaliste : il collait et manipulait ces plumes minutieusement et il fallait ouvrir délicatement la porte d'entrée pour que tout ne s'envole pas au moindre courant d'air ! En plus de ces animations en volume, je voulais voir figurer le fameux « Jean de la Plume », le diable des sorts de plumes. Un grand personnage que certaines légendes Lorraines et/ou Alsaciennes décrivaient comme un méphisto élégant portant sur la tête un feutre à plume. J'eus l'idée de plusieurs animations dessin. Alain me mit en relation avec un animateur. Sur quelques photos agrandies des cités ouvrières de Merlebach il s'agissait de faire apparaître Jean de la Plume saluant ironiquement avec son chapeau. Le résultat fut un peu décevant ... c'était une animation un peu trop ... « vibrante » à mon goût, pas fluide ... En fait je voyais quelque chose de plus Disneyen ... comme le diable qui étend ses ailes dans « Fantasia ». Mais pris par le temps, limité par le budget je ne pus rien faire.

Je rajoutai également une séquence « fiction » dite « la chambre du malade ». Il s'agissait d'illustrer ce qui se passe lorsqu'une personne est victime des « plumes », depuis son lit de malade jusqu'au poêle où l'on brûlait les sorts. A Thionville j'avais trouvé une troupe de comédiens, « le théâtre de l'araignée ». Le chef de la troupe, Michel Thomas (aucun lien de parenté avec moi) se chargeait de faire le casting : il me fallait un malade, un prêtre, une femme qui crève l'oreiller. Il fallait maintenant trouver le lieu pour filmer ces scènes.

Les dates de tournage à Merlebach avaient été arrêtées pour le mois de janvier 1989. Ce choix a été fait sur la base de possibles chutes de neige. En 1987 lors du premier tournage il faisait en effet très froid et il y avait un peu de neige. Pierre Sullice était l'assistant réalisateur. J'avais monté ses films et il avait été cameraman sur « Jean de la plume » puis « la Transition d'Ulrich Zann ».

Avant le tournage proprement dit nous avons calé une nouvelle semaine de repérages nous permettant notamment de trouver d'autres témoins et d'autres « décors ». L'équipe de prises de vues arriverait quelques jours plus tard afin de filmer les plans d'ambiance, puis elle serait complétée par l'ingénieur du son et l'assistant lumière pour les interviews.

Le 9 janvier 1989 nous partîmes pour Merlebach dans une voiture de location. Nous avons réservé l'hôtel « le caveau de la bière » pour une petite dizaine de jours, notre quartier général. Nous devions revoir toutes les personnes qui avaient donné leur accord pour être filmées et en trouver d'autres, éventuellement. On devait également préparer le décor de « la chambre du malade ». Celle-ci fut finalement trouvée par l'entremise d'un acteur culturel de la région qui nous indiqua des amis à lui, très atypiques. Lui était prof mais refusait que ses enfants aillent à l'école et donc les gardait à la maison. Elle – si je me souviens bien – avait des origines gitanes ... et faisait de la musique. Ils vivaient dans un bazar inextricable au rez de chaussé d'une

énorme maison. C'était un fouillis de chiffonniers avec des enfants partout ... Ils possédaient une annexe à cette maison avec notamment une chambre très intéressante pour le film. Vieille peinture, lit et vieux poêle. Il nous suffisait de demander à l'EDF un branchement forrain pour le tournage. Il était aussi nécessaire de ranger et laver abondamment la pièce qui était très très sale.

C'était la troisième fois que je revenais à Merlebach et avec la même enquête. A chaque fois j'atteignais un palier supplémentaire dans cette sinistre histoire. Avec l'aide de je ne sais plus quel intermédiaire on devait me conduire jusqu'au fameux ex-mineur S.F. lequel avait déclenché toute l'histoire en 1949. Il était à l'origine du « lynchage » de la sorcière. Il avait accusé cette femme et avait ameuté toute la population. Mon « contact » devait me présenter ce Mr S.F. dans un lieu neutre. En l'occurrence ce fut la cafétaria d'un supermarché. Evidemment cette rencontre ne devait pas se faire sans contrepartie : ainsi sachant que le film passerait sur canal plus, mon « contact » voulait que j'ajoute en fond musical le single 45 tours de son fils musicien ! Je tentais le coup, j'acceptai mais il fallait que j'obtienne l'interview filmé de S.F. pas seulement la rencontre de la cafétaria (je croyais peu à la réussite de cette entrevue donc je ne m'engageai pas trop ...).

Nous nous retrouvâmes dans cette cafétaria, moi, le « contact », son fils et le taciturne S.F. Celui-ci m'a à peine salué et une conversation sur la pluie et le beau temps a commencé ... Au bout d'un moment je me suis permis d'aller vers mon sujet. S.F.

n'a prononcé qu'une parole : « on ne remue pas la merde ! ».

Il n'y avait donc rien à rajouter ! Je pris mes cliques et mes claques. A vrai dire j'étais même gêné d'être entré dans cette histoire sordide.

Ainsi, inversement, nous tombâmes quelques jours plus tard chez les « victimes », les enfants de celle qui était accusée d'être la sorcière.

Pierre avait retrouvé leurs traces dans un village voisin. A peine avait-il eu le fils au téléphone que celui-ci lui avait lancé : « venez immédiatement » !

Nous arrivâmes devant la maison qui nous fut indiquée. Là, sur le pas de la porte, un grand gaillard à l'allure de bûcheron nous attendait de pied ferme. Il semblait prêt à nous casser la figure. Dès que nous fûmes devant lui il nous dit : « vous êtes jeunots ! ». Il devait s'attendre à une équipe de journalistes TV agressifs, armés de caméra et de micros. Vu notre mine pacifique il nous fit entrer chez lui. Sa femme était là, maigrichone et déjà en pleurs ... Pour lui, c'était clair : « il était hors de question que l'on fasse un film sur cette histoire. D'ailleurs les journaux de l'époque avaient été condamnés (je n'ai pas pu vérifier ...). Ces histoires ne sont que des conneries ». Et il précisait bien : « hors de question même de faire un film sur ces histoires de plumes ». Il nous a menacé d'un procès et nous a demandé le nom de la production car « il écrira une lettre ». Nous le rassurâmes comme nous pouvions : le nom de sa famille et surtout celui de sa mère ne sera pas cité. Evidement on pouvait comprendre l'empoisonnement que cette « histoire » provoquait dans sa

famille depuis 40 ans. Tout le monde s'y était mis, les journalistes de l'époque, les livres sur les phénomènes bizarres et maintenant le cinéma ! D'ailleurs « le Républicain Lorrain » n'avait rien trouvé de mieux à titrer à la disparition de sa mère: « La sorcière de Merlebach est morte ! ».

Il envoya bien une lettre à l'INA dont j'ai encore la copie. Cette lettre est maladroite, colérique et menaçante. Comme si tout le poids d'un drame dont nous ne connaissons jamais la vérité se déversait sur nous.

Nous repartîmes un peu sonnés de ce rendez-vous. On atteignait le cœur de l'affaire ... et ça devenait chaud !

Cela se passait moins de quarante huit heures avant l'arrivée de l'équipe image ... L'ambiance était donc très tendue. Cerise sur le gâteau, un troisième événement s'invita dans la danse. Ce fut une seconde menace de procès cette fois de la part de Mr U. En 1987, alors étudiant et tournant le premier court métrage sur cette histoire, j'avais trouvé le couple U. qui avait accepté de prêter leur intérieur pour tourner une petite séquence fictionnée : quelqu'un regarde dans un oreiller et trouve la boule de plumes. La femme de Mr U m'avait rendu service en jouant la figurante. Muni d'une cassette VHS, Pierre avait montré ce film à une directrice de maison de retraites sans savoir que celle-ci était en famille avec Mr U. Ni une ni deux, elle a dû lui raconter qu'elle avait vu sa femme fouillant dans un oreiller ... Impardonnable erreur ! Voilà notre Mr U déboulant à notre hôtel comme un fou, furibond, nous accusant de montrer sa femme à toute la ville et en plus mêlée à cette « histoire de plumes ». Il voulait absolument qu'on lui

donne la cassette VHS sinon procès (contre qui, contre quoi d'ailleurs ?). Je me souviens que Pierre bataillait ferme avec le bonhomme dans la salle commune du « caveau de la bière ». Mr U élevait la voix et tambourinait sur la table, les clients se retournaient. Nous convînmes de lui donner ladite cassette mais pas avant le lendemain ... car elle n'était pas entre nos mains ... En fait il nous fallait un délai pour établir une copie. Le lendemain soir le bonhomme est venu prendre son exemplaire. Il a dû la jeter dans le feu. En tout cas nous n'avons plus jamais entendu parler de lui ni de sa femme !

Tel était le climat quand allait arriver la première partie de l'équipe de tournage le 17 janvier. Maurice Perrimond, le chef opérateur et son assistant nous trouvèrent bien préoccupés. Mais avant les entretiens avec mes « envoûtés » nous devons commencer par des prises de vue extérieures, à priori inoffensives.

On commença par les ruines du château médiéval de Falkenstein. La météo était extrêmement médiocre, c'était brumeux, pluvieux avec des températures douces. Pas de neige ni même de glace. C'était difficile de faire de belles images d'autant que le chef op n'avait pas obtenu les pellicules noir et blanc adéquates. Il y avait peu de lumière. Sur les ruines du château – que nous atteignîmes à pieds par un chemin forestier – j'endossai le costume de « Jean de la Plume ». J'avais choisi de faire apparaître en silhouette, en ombre ou de dos ce « personnage diabolique ». Nous avons trouvé avec Pierre un « grand feutre à plumes » (attribut classique

de Méphisto dans les adaptations théâtrales ou musicales de « Faust »). Je reprenais aussi le personnage de l'enquêteur de manière extrêmement discrète (à cause de l'arrangement avec la production), en filmant mes mains ou une légère amorce d'épaule ...



*Tournage dans les ruines de Falkenstein*



*Jean de la Plume au-dessus des cités*

Hélas la neige tant souhaitée pour ce tournage ne fut jamais au rendez-vous. Si bien qu'au montage je réutiliserai certains rushes

de 1987 provenant du film d'école.

Au cours de ces deux jours de prises de vue nous sommes allés filmer l'arbre aux sorcières tout proche de Merlebach et puis le mannequin d'une sorcière accroché à une falaise depuis la dernière « fête des sorcières » de la nuit du 30 avril/1<sup>er</sup> mai (nuit de Walpurgis).

Cela fut complété par quelques autres plans dans les forêts. Ces plans étaient doublés en couleurs afin de satisfaire le diffuseur principal, Canal Plus.

En même temps j'essayais toujours de joindre l'ancien policier, Mr C. Je tombais parfois sur sa femme qui poliment m'enjoignait à rappeler toujours plus tard. C'était un peu le marbrier « monsieur Boulu » de l'album de Tintin « les Bijoux de la Castafiore », il ne voulait pas répondre. En fait il n'a jamais voulu me dire non et nous laissa dans l'incertitude jusqu'au bout, ce qui était assez cruel.

Le reste de l'équipe arriva, c'est à dire l'ingénieur du son et l'électricien et nous pouvions commencer les interviews.

L'ingénieur du son prévu, un permanent de l'INA, avait décliné le tournage quelques jours auparavant. J'ai cru comprendre que le sujet l'effrayait. Dès le début, il a posé quelques difficultés au préalable : il voulait arriver en train, pas en voiture. Bref, il déclina et ce fut peut être tant mieux. Un ingénieur du son pigiste fut

donc engagé. Je ne le connaissais pas. Il s'appelait Henri Maïkoff et avait une trentaine d'années. Très pro et très discret.

Le premier entretien fut celui de l'ancien journaliste Pierre Masson qui écrivait sous le nom de Jean Villenborg, correspondant de « Lorraine Magazine ». En 1955 ce magazine relata l'affaire de la maison hantée de Francaltroff. J'avais dû retrouver sa trace par le Républicain Lorrain. L'affaire Francaltroff était l'histoire de cette famille possédée et qui retrouva dans sa literie des boules de plumes. L'article de « Lorraine Magazine » (qui sera filmé à la Bibliothèque nationale) abondait en photos de la famille, photos du grenier où se manifestait le diable et photos des lits.

La vraie maison – je crois que j'ai dû la retrouver – n'était plus habitée depuis longtemps par la famille possédée. J'avais donc opté pour une vieille bâtisse en ruines dans laquelle je fis déambuler Jean Villenborg !

Ma vraie difficulté, s'agissant de certaines « victimes de l'oreiller » c'était de respecter leur désir de ne pas être reconnaissable à l'image. Je me torturais les méninges pour ne pas recourir au contre jour, ce que l'on faisait à l'époque. J'avais trouvé une idée pour Mr L. On nous filmerait dans les bois, marchant de nuit avec des lampes torches, équipés de micro HF. Mr L. c'était celui qui ne dormait pas de la nuit, dont la fille s'était mariée à son insu et qui avait des « entités » dans sa cave et un ancêtre fantôme dans son grenier qui donnait des coups de canne... Tout cela c'était à cause des nids de plumes.

On mit en place ce tournage nocturne dans les bois. A cause de la pellicule pas suffisamment sensible on alluma les phares de la voiture. Dans cette ambiance un peu étrange et un peu tendue – Mr L. insistait pour que son anonymat soit respecté : « pas de nom ! pas de nom ! – il y eut un gag. La première question que je posais fut donc : « alors Mr L. (je citais son nom en entier !) que vous est-il arrivé ? ». « Pas de nom, pas de nom ! » répondit-il. On dû couper et recommencer. Et lui assurer également que son nom ne serait jamais prononcé.

Cette prise de vue en forêt ne fut pas très concluante. Mais l'idée était bonne ! Si bien que nous refîmes l'interview sonore uniquement dans la maison de Mr L. et certains plans de feuilles mortes ont finalement été filmées à côté de l'INA à Bry sur Marne dans un bois ...

Comme prévu, l'ancien policier Mr C. se défilait et il ne fallait plus compter sur lui. Sa femme aurait même répondu à Pierre qu'il ne voulait en rien être mêlé à « cela ».

Pierre avait trouvé un infirmier qui croyait à la sorcellerie. On l'avait reçu à l'hôtel un soir. Il ne voulait pas être dans le film, mais il déclara tout de même : « je n'aimerai pas faire ce film ».

Le second jour de tournage consacré aux interviews fut celui de JMR. le désensorceleur. En arrivant chez lui à Forbach nous fûmes surpris de trouver son appartement totalement vite, comme si des

cambricoleurs ou des huissiers étaient passés ... En fait sa femme l'avait quitté ... et avait emporté plusieurs meubles ! Mais il nous restait quand même une chaise et une table dans le salon. L'interview fut très laborieuse. Est-ce que mon désensorceleur avait bu ? En tout cas il ne répondait à aucune question et partait dans un long soliloque contre l'Eglise et les curés. J'étais paniqué, les bobines de pellicule se dévidaient dans la caméra. Son discours était très décousu. Malgré tout il avait « récolté » des nids de plumes et se plia à l'exercice d'en disséquer quelques uns. Ce qui n'était pas du tout évident d'ailleurs ... Dans le « nid » qu'il ouvrit devant nous il y avait une grosse ficelle. Il nous présenta aussi le fameux « 7ème livre de Moïse ». La version qui sert à faire le mal : le livre était en allemand et avec une couverture rouge. L'autre version, bénéfique, était un petit opuscule qu'il disait avoir lui-même traduit ou préfacé (je ne sais plus).

Probablement désœuvré, JMR. nous invita tous au restaurant. Au moment de se quitter il m'embrassa en disant « Marc, c'est mon frère spirituel ». C'était délirant. Avec le recul 29 ans plus tard je regrette un peu d'avoir été trop méfiant vis à vis de ce personnage. Après tout il fut fidèle à chaque fois et ne se défila jamais, même s'il était totalement ingérable ...



*Interview chez JMR en 1987*

Le lendemain une déconvenue nous attendait à Sarreguemines. Nous devions tourner avec la désenvoûteuse vedette Mme B. Lorsque nous arrivâmes sa salle d'attente était déjà pleine à craquer. Nous dûmes attendre que la porte du cabinet s'ouvre, en laissant une bonne partie de l'équipe dehors. Enfin Mme B. se présenta ... et nous dit que « rien n'était possible ». Elle avait essayé de nous joindre pour nous dire qu'elle ne pouvait pas faire l'interview. A l'hôtel, à Merlebach il n'y avait aucun message de sa part ... En fait c'est à mon retour à Paris que je trouvais une lettre dans ma boîte où elle s'excusait de ne pouvoir donner suite à ma demande « pour raisons familiales ».

Ce qui était vraiment étonnant c'était de voir la salle d'attente bondée. En fait elle se défilait aussi.

Mis devant le fait accompli nous avons cherché une solution de

repli car nous avions toute l'équipe de tournage avec nous. Heureusement l'Abbé Jacques Müller de Metz était disponible et nous pouvions aussi monter aux tours de la cathédrale pour filmer des gargouilles. On fit les 80 kilomètres jusqu'à la ville. Maurice Perrimond fit quelques prises de vues accélérées psychédéliques de cierges dans l'Eglise. L'Abbé exorciste surpris et mal préparé oubliera de mettre sa petite croix pendant l'interview. Son discours fut très mesuré, très clair. Il n'avait jamais entendu parler de ce « 7ème livre de Moïse » et pour lui le diable ne pouvait pas perdre son temps à s'amuser avec des plumes !



*L'Abbé Jacques Müller*

Le soir nous filmions Mme L. de Sarreguemines. Elle ne voulait pas que cela se passe chez elle si bien que nous établîmes le tournage dans la salle de restaurant en sous-sol de notre hôtel, « le caveau de la bière ». Mme L. raconta parfaitement ce qu'elle m'avait dit pendant les repérages, l'apparition de Jean de la

Plume au pied de son lit, la voisine « punie » par ses coups de chaussures sur les boules de plumes. Nous avons le bruit de fond du bar au-dessus de nous et cela créait une ambiance. Pierre raccompagna cette Mme L. jusque chez elle.

On employa la journée du lendemain à nettoyer le décor pour la « chambre du malade. Un petit poêle fut installé pour nous chauffer mais qui servit aussi d'accessoire dans le film.

Au même moment j'étais poursuivi par le journal VSD ... depuis l'annonce dans Télérama du tournage de ce film. J'avais bien pressenti la voracité et l'agressivité du journaliste qui m'avait appelé : ils voulaient s'accaparer de l'histoire de Merlebach. D'un autre côté j'étais tenté par la « publicité » que pouvait donner ce magazine à mon film ...mais j'avais l'impression qu'ils avaient plutôt l'intention de « pomper » mon sujet que de parler du film. Evidement, tout se jouait là-dessus. Nous avons convenu avec l'INA de ne rien laisser filtrer. J'avais eu tant de mal à nouer des relations avec mes « témoins » (qui parfois m'échappaient) ... et je ne voulais pas tout compromettre avec ce tabloïd. Nous avons notamment essuyé des menaces au tout début du tournage et je ne doutais pas que VSD allait tout ressortir en grand !

Mais VSD s'obstinait. Je fus relancé à Merlebach. Une journaliste arriverait ... Je n'avais aucune envie de la convier aux entretiens. Je la conviais donc ... au tournage des séquences de fiction !

L'interview suivant fut celui de Mme V. la fermière. Cette fois on

n'échappa guère au contre-jour. Mme V. voulait rester dans l'ombre. Ses propos le restèrent aussi ... car malheureusement, la pauvre fut incapable de raconter son histoire tandis que la caméra tournait. Elle ne répondait que par oui ou par non et je devais presque lui souffler son récit ... Cet interview fut malheureusement inutilisable au montage.

L'entretien avec un facteur de Hombourg, Mr V fut plus simple. Il nous raconta ce qu'il savait, et comment ces croyances étaient vécues dans sa famille avec recul et un semblant d'ironie : le sabbat des sorcières en plein ciel vu par son arrière grand père pendant la cueillette des fruits ou encore l'objet de plumes qui ne voulait pas brûler dans le poêle.

De même, un taxidermiste de Creutzwald ne posa aucun problème. Ironie du sort, nous l'avions rencontré car l'on cherchait une chouette empaillée or il connaissait lui aussi les sorts de plumes ! Il nous raconta son histoire tout en travaillant sur un oiseau : enfant son frère n'arrivait pas à dormir et sa mère a regardé dans l'oreiller. Elle a trouvé, bien sûr, les fameuses boules de plumes !

Le dernier jour de tournage dans la région arriva. C'était la reconstitution de la chambre du malade. Une jeune journaliste de VSD se pointa également. Elle était plutôt sympa contrairement à son « rédacteur en chef » parisien qui semblait « requin ». Les comédiens du « théâtre de l'araignée » de Thionville étaient au point. On tourna ces séquences comme un film de fiction, avec le même protocole. Je rajoutai des apparitions en ombre de Jean de

la Plume sur le mur de la chambre.

Il y eut une séquence « exorcisme » jouée par un des comédiens qui incarnait le curé. Cette scène a été perçue comme trop fictionnée et a été retirée du montage hélas.

Le lendemain on rentrait tous sur Paris.

-5-

## MONTAGE ET RÉCEPTION

Si le tournage fut éprouvant mais court (à peine une dizaine de jours) tout le travail d'assemblage fut long et laborieux.

D'abord je fus catastrophé à la vision des rushes qui sortaient du laboratoire : l'image était sombre, les noirs « collés », certains plans étaient « illisibles ». Le chef op que l'on m'avait imposé ne maîtrisait pas si bien que cela le noir et blanc, la pellicule que nous avions n'était pas la bonne ... On était loin de l'image qu'Alain Monclin avait faite sur mon film de fin d'études « la Transition d'Ulrich Zann ». On était même loin du premier « Jean de la Plume », le premier film sur le sujet des plumes et que nous avions éclairé par nous-mêmes, étudiants de l'Idhec. Pour certains plans j'estimais que c'était presque du sabotage ou une ... malédiction ! Bien sûr on pouvait rattraper certains plans. La météo ne nous avait pas aidé non plus, avec ce temps pluvieux, brumeux.

Nous avons encore quelques tournages à effectuer sur Paris. Ce fut d'abord le docteur Ferdière à Héricy.

Le docteur Ferdière, venait d'être opéré à 80 ans d'une hernie. Mais il était en forme. Pierre très féru d'art contemporain eut de grandes discussions avec le docteur passionné par la matière. Nous l'avions aidé à faire ses courses au supermarché local et nous avons déjeuné dans la cafétaria avant l'arrivée de l'équipe de tournage. Cet interview ne posa aucun problème, le docteur racontant pour la Nième fois l'histoire du musée Basque de Bayonne.

Le tournage au musée des Arts et Traditions Populaires à Neuilly fut très tranquille aussi. Il s'agissait de filmer les boules de plumes gardées en salle de réserve, dans les sous sols du musée. Comme ce devait être la dernière séquence du film je m'inspirais de la fin de « Citizen Kane » d'Orson Welles et aussi du dernier plan des « Aventuriers de l'Arche Perdue » de Steven Spielberg (puisque Spielberg avait déjà copié « Citizen Kane »). Je voulais donc une série de travellings sur tous ces objets entreposés jusqu'aux derniers, les boules de plumes qu'un gardien remet dans son carton et boucle à double tour dans une armoire. A l'exception de la petite mise en scène filmique, tout était « vrai » : les boules de plumes, la boîte de la Poste et l'armoire où elle était rangée. Au festival de Clermont Ferrand, Jan Kounen qui présentait son court métrage « Gisèle Kérosène » (nous étions également ensemble à Avoriaz) fut le seul à remarquer le clin d'œil à Welles/Spielberg.

Quelques plans d'oreillers et de plumes en mouvement ont été tournés à l'usine Topiol à Gennevilliers. C'était un contact de mon père qui en tant que récupérateur de « papier, peaux, plumes, métaux etc.) avait travaillé avec ce client. Il y avait des choses intéressantes à filmer, c'était visuel toutes ces plumes qui étaient brassées par de l'air chaud afin de les nettoyer, trier pour nos oreillers et matelas.

C'est au montage que c'était l'enfer. La monteuse de l'INA Françoise Besnier était une jeune femme de très bonne volonté. Jérôme Prieur avait vu les rushes et ne les considérait pas catastrophiques comme moi. Il trouvait les plans dans la forêt, les plans sur les feuilles ... (où l'on ne voyait franchement pas grand chose) vraiment bien. Avec le recul, il avait raison, ces plans sont très étranges. D'ailleurs cette idée de forêt sera exploitée dans la fiction américaine « Le projet Blair Witch » en 1999.

Avec Françoise Besnier on commença à mettre le film dans l'ordre du « scénario » que j'avais écrit à la fin de mes repérages. Nous avons obtenu la plupart des archives filmiques des « charbonnages de France » dont tous les plans de ce court métrage « mineurs de France » des années 50. Je tentais de respecter l'ordre que j'avais établi mais ça ne fonctionnait pas. Il y avait du « plus » et du « moins ». Ainsi, plus de témoignages de victimes de l'oreiller mais moins de témoignages sur l'affaire de 49 (dont l'ancien policier qui s'était défilé). De plus en racontant l'ancienne histoire il nous fallait être très prudents et ne citer aucun nom. Rappelons que nous avons reçu des menaces de

procès.

Afin de guider le montage j'ai enregistré avec ma voix un premier commentaire. Le résultat de la polémique sur « voir ou ne pas voir » le narrateur donna l'idée saugrenue de le filmer dans une bibliothèque un peu à la façon « Alain Decaux raconte ... ». J'avais choisi de faire jouer le narrateur en « in » et en « off » par Marc Henry. Je le connaissais depuis 1986 pour un tournage de 1<sup>ère</sup> année de l'Idhec. C'était un drôle de personnage. De son vrai nom Marc-Henry Lestrille il était fils du peintre Jacques Lestrille et il avait commencé sa carrière d'artiste comme magicien. On trouve trace de son passage à l'Olympia avec son numéro « la tête de cochon volante » où il était déguisé en boucher sanglant ... Il était très cultivé et avait un goût pour l'étrange, le fantastique, le macabre, l'humour anglais.

La bibliothèque Diocésaine de Meaux dans laquelle se déroulait une partie de « La Transition d'Ulrich Zann » n'avait pas donné suite à notre demande de tournage. On se retrouvait sans décor. Pierre fut embauché une nouvelle fois par l'INA pour trouver une bibliothèque sur Paris. Il en visita beaucoup ... et finalement notre choix s'arrêta sur celle, très originale, du musée Guimet. Logée dans une tour elle était toute circulaire.

Un matin toute l'équipe de tournage INA débarqua avec travellings, caméra, éclairage. On tournait en couleurs. Maurice Perrimond me proposa une lumière froide pour l'ambiance. Sur le

moment je n'avais pas réalisé que c'était exactement le contraire que je voulais ... Je n'avais quasiment jamais tourné en couleurs ... et donc la question ne s'était jamais posée. En fait, en couleurs, j'aime les couleurs chaudes, proches des films de la compagnie anglaise Hammer (le technicolor des films de Frankenstein, Dracula, la Momie etc.).

Je fis cette journée « narrateur in » sans grande conviction ... personne d'ailleurs n'était convaincu ... et cela se ressentait particulièrement chez les machinos qui traînaient la patte. Marc Henry fut très théâtral. Il portait un gilet rouge très voyant. On ne voyait que cela d'ailleurs !

Tout ce tournage – ces quelques bobines de film couleur – finirent à la poubelle. Il n'y avait rien de bon à utiliser. Tourner en couleurs était déjà un contresens dès le départ, filmer le narrateur une grosse bêtise !

Mais on enregistra tout le texte off les jours suivants. Marc Henry était arrivé à Bry sur Marne avec une canne (il venait de se faire opérer d'une hanche), toque de fourrure sur la tête et lunettes noires ! Le personnel de l'INA s'en souvient encore. Pendant ce tournage il ne cessait de répéter « Ah cette malédiction des plumes ! » comme étant la cause de ses ennuis de santé et financiers.

Comme il me voyait très inquiet à propos de ce film, il me disait, philosophe : « vous en rirez plus tard ! ».

Le tournage de la séquence avec le professeur Raymond Pujol du Muséum d'Histoire Naturelle de Paris se passa sans aucun

nuages. On ne pouvait pas tourner au Muséum pour des raisons que j'ignorais. Jérôme Prieur m'avait expliqué qu'il y avait eu quelques frictions avec un tournage de l'INA là-bas ... Donc ce professeur – spécialiste en plumes notamment – avait apporté tout son matériel à Bry sur Marne. C'est dans une pièce neutre que l'on installa son laboratoire. Raymond Pujol avait été très intéressé par le sujet lors de ma première rencontre avec lui. Il avait été convenu de disséquer un ou des exemplaires de ces boules de plumes « en direct ». Ce que l'on fit. Il n'y eut aucune répétition ni entente sur ce qui se passerait. C'est pourquoi je fus le premier surpris lorsqu'il déclara à la caméra : « quant à la formation de la boule de plume dans l'oreiller, là je ne peux rien vous dire ». Le tissage le surprenait réellement. Dans le film terminé il passe pour le plus inquiétant de tous peut être, avec la caution scientifique que lui confère sa blouse blanche.

Dans cette même pièce aménagée en laboratoire on filma les plans reconstitués du rapport de l'Académie Stanislas sur ces mêmes phénomènes de plumes : n'ayant aucune image, j'avais choisi de les créer. Mais, comme pour « la chambre du malade » il s'agissait d'illustrer un propos et non d'inventer un propos.



*Professeur Raymond Pujol*

La visite des représentants de la Sept et Canal Plus fut le point d'orgue de cette période.

Il était donc prévu – ce que je découvrais – que les diffuseurs viennent voir le film en cours de montage, une version intermédiaire. Cela se faisait dans des conditions très difficiles, rien à voir avec une projection numérique d'aujourd'hui. On regardait le film sur une table de montage 16 mm, sur ces écrans dépolis pas si lumineux que cela ... avec seulement trois bandes son non mixées. Donc il manquait tout, l'image, l'ambiance, les sons, la musique ! Et l'on était jugé là-dessus ! Avec la monteuse on était arrivé à une sorte de version bâtarde du film, avec ma voix pour le narrateur. Il n'y avait quasiment aucun plans couleurs que voulait Canal Plus. Catherine Lamour de Canal Plus, Louise Neil de la Sept furent très sévères. Le film ne ressemblait pas du tout à ce qu'elles attendaient, il leur manquait de l'atmosphère, des sons, de l'étrangeté, de la musique. On avait beau leur dire

que tout cela arriverait ... Après ce visionnage moi et la monteuse étions très déprimés. Personnellement je n'avais plus aucune énergie. Heureusement, Françoise en avait ! Elle reprit les choses en mains, rajoutant ici, coupant là. On procéda autrement, c'est à dire en abandonnant le plan que j'avais tenté de suivre et en réinventant une nouvelle forme, une nouvelle narration. Il fallait « tisser » le film un peu à la façon de ces plumes.

Les machines de montage de l'époque étaient mécaniques. Si aujourd'hui un « bug », un plantage d'ordinateur, une coupure de courant peut nous faire perdre un montage, en 1989 les tables se désynchronisaient mécaniquement à force d'aller en avant et en arrière avec les bandes image et son. La nôtre avait tendance à se désynchroniser souvent. Françoise faisait appel à la maintenance de l'INA. Un jour un gaillard un peu étrange arriva avec une caisse à outils. Dès son entrée dans la salle il me dévisagea. Il portait des lunettes avec des verres genre « cul de bouteille ». Françoise s'était absentée pendant qu'il réparait la table et moi j'attendais. En même temps qu'il trifouillait les poulies et les engrenages, l'individu me regardait régulièrement, un regard un peu scrutateur. A un moment il m'a dit quelque chose comme « vous, vous allez très mal, je dois vous dire quelque chose ». En effet, je ne pouvais pas dire que j'allais bien : le tournage puis le montage de ce film me déprimaient.

Le bonhomme m'invita à le suivre et à l'écouter. Dehors il me débilla toute une histoire et une mise en garde : « avant j'étais comme vous, je m'intéressais aux choses étranges, paranormales.

Une personne me parlait d'Ovni, d'extraterrestres ... cette personne était gentille mais j'étais très très mal. J'ai dû aller voir un prêtre qui m'a béni, m'a exorcisé. Etes-vous baptisé ? Oui ? Bon, c'est déjà ça. Car il y a des « choses » contre vous et cela peut même atteindre votre famille. Pas tout de suite, ça peut mettre dix ans ... On ne doit pas s'intéresser à ces sujets là sans protections ». Je fus plutôt impressionné ... tout en essayant de m'en défendre. Lorsque je rentrai dans la salle de montage j'en parlai à Françoise. Elle me dit que le type était réputé pour être bizarre et raconter un peu n'importe quoi. Il n'empêche, il m'avait fait peur. C'est vrai que depuis plusieurs mois j'avais rencontré toutes sortes de gens bizarres peut être nocifs, qui sait ? Des désenvouteurs/euses, des possédés ...

Après cet événement je craignais de rencontrer à nouveau ce gars de la maintenance dans les couloirs de l'INA. Mais je ne le revis plus jamais. Il était sorti de nulle part et était reparti nulle part ...

Dès lors tous les incidents qui m'arrivaient me paraissaient être les « preuves » que j'étais sous le coup d'une « malédiction ». Une fin d'après midi ma voiture ne démarra plus dans le parking de l'INA. En fait la batterie était complètement à plat. Depuis, cela m'est arrivé plusieurs fois avec d'autres voitures et c'est toujours surprenant de ne plus avoir de « contact ». Mais ce petit événement dans ce contexte prenait un autre sens ... Encore une fois j'étais dans le processus que décrit bien Jeanne Favret-Saada : en sorcellerie on se trouve toujours intégré, on ne reste jamais observateur neutre quelque soit la dose de rationalité

dont on se croit armé.

J'avoue aujourd'hui avoir vécu dans cette ambiance post-malédiction des plumes jusqu'en 1994 à peu près. J'avais mis beaucoup d'énergie dans ce film et il m'en avait pas mal pris aussi !

Ma famille était aussi à l'aube d'une tourmente. Mon père, « marchand de peaux de lapins », une entreprise familiale de récupération (peaux, métaux, chiffons) qui était l'une des plus importantes en France dans son domaine, déposait le bilan en 1991. Une faillite conséquente puisque plusieurs biens immobiliers furent vendus au profit des banques, dont la maison familiale.

Le film enfin terminé, le montage dura une ou deux semaines de plus que prévu, il fut présenté au « club Publicis » sur les Champs Elysées. Le docteur Ferdière s'y trouvait ainsi que Michel Meurger. Ce dernier apprécia vraiment bien le film. Personnellement je ne savais quoi en penser. A vrai dire je le trouvais raté, noir, trop noir ...

En fait je devais bien être « sous le coup » d'une malédiction, mais elle n'avait rien de surnaturel. C'était la force constructive ou destructrice de la « parole » et de ce que l'on en fait une fois reçue. C'est peut être cela la « sorcellerie ». Ainsi dire à quelqu'un qu'il va « avoir le mauvais oeil » pour peu que la personne soit déjà dans une période de faiblesse, n'est-ce pas, sans aucun

procédé magique, lui jeter un mauvais sort ? Et même, j'irai plus loin, lorsque l'on nous dit « tu ne feras jamais cela », « tu es incapable de », « tu ne joueras jamais bien du piano », « tu ne seras jamais orateur » , « tu n'as pas une belle voix » ... est-ce que ce ne sont pas, en quelque sorte, des « mauvais sorts » que l'on jette sans y prendre garde ?

Ainsi, c'est vrai, j'étais fragilisé pendant plusieurs mois. Les retours que recevait l'INA de Canal Plus n'étaient pas là pour arranger les choses : Pierre Lescure aurait dit que « c'était scandaleux » que le film soit totalement en noir et blanc ... La diffusion était mal partie ...

Ce fut la Sept/Arte qui le diffusa une première fois. Canal Plus l'a finalement programmé mais en dehors des cases documentaires. Le film est passé dans la grille fiction en pleine nuit ... Si bien que je ne fus absolument pas prévenu. Longtemps je fus persuadé que Canal Plus ne le diffuserait pas du tout et ce n'est qu'en 1990 que j'appris incidemment qu'il avait été programmé en lisant un catalogue de « la mission ethnologique du patrimoine » (ministère de la culture) qui avait donné un peu d'argent. Cette mission ethnologique avait d'ailleurs compris et apprécié le film.

Quant à cette diffusion nocturne j'avais été interpellé par le témoignage d'un photographe de Provins ( je m'approvisionnais en films super 8 dans sa boutique). Il avait dit avoir vu tard le soir sur Canal Plus (vers minuit) « un film très étrange qui mettait mal à l'aise ».

Le film circula dans quelques festivals dont le plus important fut celui de Clermont-Ferrand. Cette même année d'ailleurs j'avais deux films en compétition puisque « la Transition d'Ulrich Zann » mon film de l'Idhec était aussi sélectionné. La conférence de presse fut mémorable. Claude Duty réalisateur de courts métrages à l'époque (et maintenant de longs métrages) était l'animateur. Alors que j'arrivai confiant et enthousiaste après le bon accueil du public, Claude Duty lança directement l'entretien avec cette remarque cinglante : « le sujet du film est très bon mais le traitement est raté ». Sur ce, une femme en fond de salle appuya cette opinion en déclarant que ce film était une « apologie de la sorcellerie alors que le problème à Merlebach était social ». Ensuite les critiques négatives se focalisèrent sur cette hérésie – d'avoir mis le personnage de Jean de la Plume en « dessin animé » à la fin du film. Certes, ce personnage n'était pas ce qu'il y avait de plus réussi mais pour moi c'était « anecdotique ». C'était un clin d'oeil final presque « hors film », peut être même ce recul que j'avais aussi sur toute cette histoire et qu'on me reprochait de ne pas avoir eu. Ce fut donc un massacre ... et comme j'étais discret, naïf et tout jeune je ne sus pas me défendre face à la meute très passionnée du cinéma français. Car au fond, j'avais gagné, le film dérangeait.

Un mois plus tard je rencontrai Claude Duty chez Jean-Pierre Jeunet (lequel venait de gagner le grand prix du festival de Clermont Ferrand). Il s'excusa pour la violence de la conférence de presse que je venais de subir. Quinze ans plus tard je le croisai

de nouveau à Bourges lors du festival des scénaristes et il se souvenait très bien de « la malédiction des plumes » et il en avait même rêvé récemment !

Plus tard une des émissions de Canal Plus intitulée « l'oeil du cyclone » me demanda des extraits du film ! Un peu plus tard la toute nouvelle chaîne de documentaires Planète achetait aussi le film après que je l'ai démarchée seul.

Ainsi peu à peu les choses rentraient dans l'ordre. Le travail effectué était reconnu. Mais cela se fit sur la longueur. Dans l'immédiat il y eut une « levée de boucliers ». On pouvait tolérer des faux simulant des vrais archives comme « les documents interdits » de Jean-Teddy Philippe, d'ailleurs forts réussis. On a voulu comparer « la Malédiction des plumes » à ces petits films minutieusement réalisés et totalement mis en scène qui sont une réflexion sur la construction de fausses archives. Cette comparaison était une erreur car ma démarche n'était pas de mystifier mais de rendre compte d'une ambiance locale sur cette croyance.

Le film fut retenu « hors compétition » pour le festival « Sunny side of the doc » en 1994 puis un bref message téléphonique des organisateurs sur mon répondeur annula tout, je ne sus jamais pourquoi.

Avec une amie nous avons passé le premier de l'an 1993 à Oxford. Quelle ne fut pas ma surprise de découvrir dans une

vitrine du « Pitt rivers museum » une couronne de plumes de 15 à 20 cm de diamètre. Elle provenait de Toscane en Italie en 1888 et la légende indiquait qu'il s'agissait d'une « guirlande faite de plumes, de crin de cheval, d'os placé dans le lit d'une personne et qui devait être brûlé après avoir causé la mort de la victime ». Je lus ensuite une nouvelle de l'écrivain Isaac B. Singer intitulé « la couronne de plumes ». Dans cette histoire située en Pologne il est question d'un envoûtement qui se concrétise à la fin du récit par une couronne de plumes dans le lit d'une possédée.

L'écrivain Polonais s'était probablement inspiré du folklore local. Cela nous rappelait que le fait divers de 1949 à Merlebach avait comme principaux « acteurs » de récents immigrés polonais, yougoslaves, tchèques venus travailler à la mine et qu'on logeait dans ces baraques en bois.

### IL VAUT MIEUX NE PAS SAVOIR

Depuis la fin du tournage j'avais gardé tout un sac de « rosaces de plumes » recueillies par JMR et l'Abbé exorciste Jacques Müller. J'ai longtemps hésité à m'en débarrasser. Je trouvais ridicule de céder à la superstition ... mais il s'agissait d'objets dits « magiques » et même s'ils n'avaient pas de pouvoir direct, ils étaient porteurs d'histoires assez malheureuses : peur, trahisons entre familles, faillites diverses ... Et puis je ne savais où les mettre. Un jour je les brûlais tous, le seul moyen de ne plus les voir ! Comme les victimes de l'oreiller de mon film, je m'en étais débarrassé.

J'étais comme le protagoniste du film « Rendez vous avec la peur » de Jacques Tourneur (« Curse of the Demon »). A la fin le « sorcier » meurt déchiqueté par les griffes du démon mais on peut penser qu'il a été écrasé par un train tout simplement ... Le doute subsiste. L'enquêteur se retient d'aller vérifier la dépouille : « il vaut mieux ne pas savoir ... ».